

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

# L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,  
JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

### PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.  
Six mois, — . . . 10 — — 13 —  
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

### Gare de Saumur (Service d'été, 16 mai).

#### DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

3 heures 13 minutes du matin, Poste.  
9 — 04 — — Omnibus.  
4 — 13 — — soir, Express.  
7 — 11 — — Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 21 m.

#### DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

3 heures 07 minutes du matin, Mixte (prix réduit).  
7 — 55 — — Omnibus-Mixte.  
9 — 50 — — Express.  
5 — 47 — — soir, Omnibus.  
9 — 59 — — Poste.

### PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces . . . . . 20 c. la ligne.  
Dans les réclames . . . . . 30 —  
Dans les faits divers . . . . . 50 —  
Dans toute autre partie du journal. 75 —

### ON S'ABONNE A SAUMUR.

AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C<sup>e</sup>, place de la Bourse, 8.

## Chronique Politique.

Nous empruntons le texte des deux documents diplomatiques suivants au *Morning-Post*, qui déclare lui-même les avoir trouvés dans le *Journal de Dresde* du 30 juin. La feuille anglaise croit à l'authenticité de ces documents. Nous les reproduisons en lui laissant la responsabilité de ses déclarations.

M. de Bismark au comte de Goltz à Paris.

Berlin, 15 juin 1864.

Monsieur le comte, — Dans la dernière communication confidentielle que j'ai eu l'honneur d'adresser à V. Exc., j'ai déjà eu l'occasion de l'entretenir des diverses propositions importantes qui nous ont été faites par le cabinet de Saint-Petersbourg, dans la question des Duchés et les autres questions européennes pendantes, et je m'empresse, M. le comte, d'instruire V. Exc. des propositions qui viennent d'être faites à S. M. le roi notre auguste souverain par l'empereur Alexandre personnellement lors de la visite que la famille impériale de Russie vient de faire à notre auguste famille royale.

Votre Excellence connaît déjà l'attitude que le cabinet de Saint-Petersbourg vient d'adopter dans la question des Duchés, et qui nous est si favorable à tous les points de vue. La renonciation de l'empereur Alexandre à ses droits éventuels sur les Duchés en faveur du grand-duc d'Oldenbourg est une preuve évidente des dispositions amicales et favorables de la cour de Russie envers l'Allemagne, et l'empereur Alexandre vient de donner en

core à notre auguste souverain l'assurance la plus formelle que son concours efficace et loyal nous est acquis dans cette question. Les vues du souverain de la Russie diffèrent uniquement sur la question de succession. Sa Majesté partage complètement notre manière de voir sur les frontières du nouvel Etat. Elle croit seulement qu'il serait de l'intérêt commun de le mettre sous la souveraineté du grand-duc d'Oldenbourg.

Votre Excellence connaît ma manière de voir personnelle à ce sujet ; mais, vu les vives sympathies de notre auguste famille royale pour la famille d'Augustenbourg, il est peu probable que cette combinaison puisse prévaloir.

Le point important est que dans toutes les éventualités le concours moral et, s'il le faut, matériel, de la Russie, est acquis à notre politique dans cette question. La Russie ne demande qu'une garantie contre l'union scandinave, et je crois, monsieur le comte, qu'il sera même de notre intérêt de combattre les tendances scandinaves.

En ce qui concerne les autres questions pendantes, l'empereur Alexandre et le prince Gortschakoff se sont expliqués de la manière la plus claire et la plus précise. Le souverain de la Russie a surtout insisté sur la nécessité d'une entente complète entre les trois puissances du Nord dans l'état actuel des choses en Europe. Puisque tous les traités sont pour ainsi dire regardés comme nuls ; ne serait-il pas avantageux pour les grandes puissances, dont les intérêts sont en beaucoup de points identiques, de former une ligue contre certaines tendances et prétentions ?

Ne faudrait-il pas mettre une fois pour toutes un terme aux agitations polonaises, et rayer une fois pour toutes la question polonaise des questions européennes ? Selon les vues de l'empereur Alexandre, il serait de l'intérêt des trois puissances co-partageantes qu'elles déclarent regarder les affaires de Pologne comme une affaire exclusivement intérieure et d'ôter ainsi tout prétexte à une intervention étrangère.

S. M. l'empereur Alexandre a fait entendre clairement à notre auguste souverain, ainsi que le prince Gortschakoff à moi, qu'il serait désirable à tous les points de vue de signer un traité ou une convention entre les trois puissances qui devrait avoir pour base la garantie du territoire réciproque de chaque puissance. Tel est en résumé la proposition que l'empereur Alexandre a faite à notre auguste roi, et dont l'importance n'échappera certes pas à Votre Excellence. Quoique nous partagions en beaucoup de points la manière de voir du czar, nous n'avons pris jusqu'à ce moment encore aucune décision ; mais les bases que je viens d'indiquer à Votre Excellence seront les préliminaires des négociations futures à ce sujet.

La manière de voir du cabinet de Vienne à ce sujet est indiquée dans la communication confidentielle que je viens de recevoir du baron de Werther et que Votre Excellence trouvera ci-jointe.

Dans tous les cas je vous prie, M. le comte, de me faire connaître bientôt quelle est l'impression que l'entrevue des trois souverains a faite sur le cabinet des Tuileries.

Le baron de Werther à M. de Bismark.

Vienne, 15 juin 1864.

Monsieur le président du Conseil, — J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que je viens d'avoir encore avant le départ de Leurs Majestés pour Kissingen une audience de l'empereur, et une longue conversation avec le comte de Rechberg. Je m'empresse de vous en rendre compte. M'inspirant des instructions que Votre Excellence m'a données dans la dernière dépêche qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser, j'ai profité de l'occasion qui se présente pour sonder les intentions de S. M. l'empereur au sujet du but de l'entrevue de Kissingen avec l'empereur Alexandre.

Sa Majesté m'a dit qu'elle serait heureuse de voir s'établir entre elle et le czar, ainsi qu'entre les trois gouvernements, l'entente la plus intime et la plus cordiale qui est dans l'état actuel des choses si nécessaire pour les trois puissances. Sa Majesté m'a dit textuellement :

« Je suis tout prêt à adhérer à chaque combinaison qui serait de nature à assurer la paix européenne et à garantir les intérêts réciproques des trois pays. C'est dans ce sens que je m'explique avec l'empereur de Russie, et envers mon royal allié votre auguste souverain. »

M. de Rechberg est entré avec moi dans de plus amples explications. Il me demanda d'abord si le gouvernement du roi avait déjà pris une détermination quelconque relativement à la proposition russe. Selon le ministre des affaires étrangères cette proposition est d'une trop grande importance pour prendre une décision immédiate. Son Exc. reconnaît presque

### FEUILLETON.

20

## OTTO GARTNER

(Suite.)

Poursuivant un matin je ne sais quelle conjecture, je rêvais à moitié, lorsque la cloche d'une mine de houille située à peu de distance, en annonçant la reprise des travaux, me rappela que j'avais moi-même autre chose à faire que de songer. Je me baissais déjà pour prendre mes arrosoirs lorsque tout-à-coup une idée me traversa l'esprit : « J'y suis ! » m'écriai-je en me relevant subitement ; puis je courus comme un fou vers la maison. Je cherchais ma mère, elle n'y était pas. « J'y suis ! j'y suis ! » disais-je en revenant dans le jardin. Les arrosoirs restèrent à leur place ; les plantes s'arrangèrent comme elles purent avec leur bain de la veille ; pour aujourd'hui, plus de besogne, plus rien. « Vérifions d'abord si le problème est résolu. » Et, parcourant les allées du jardin d'un pas sec et rapide, je répétais sans cesse : « J'y suis ! j'y suis ! »

mine ? à la solution du problème ? Non, je pensais... à Laurence !

D'un coup d'œil j'avais entrevu un lien mystérieux entre la découverte que je venais de faire et un avenir jusque-là si désespéré. N'était-ce point une illusion ? Le naufragé cramponné à une planche que balottent les flots de l'Océan aperçoit une voile à l'horizon. — Hélas ! sera-t-il vu comme il voit ? — que d'abîmes se sont refermés sur des espoirs déçus ?

Encore faut-il dire d'où me venait ce rayon consolateur.

La petite ville de Chalennes est bâtie sur une formation houillère qui durant vingt lieues court parallèlement à la Loire, et dont la largeur véritable n'excède pas une lieue. A l'époque où se passaient les événements que je raconte, en 1823, une exploitation considérable de charbon se faisait sur le coteau au bas duquel était situé le logis du Pin. Presque au sommet du coteau s'ouvrait un grand puits donnant accès à des galeries d'extraction poussées à des distances assez faibles, les couches de houille étant d'une extrême puissance. Un seul obstacle empêchait la mine d'atteindre à toute la prospérité que lui promettait la richesse du gîte carbonifère ; les eaux y affluaient avec une violence que les moyens

d'épuisement alors usités ne pouvaient vaincre ; plusieurs manèges, conduits par douze chevaux pendant le jour et par six seulement pendant la nuit, laissaient encore les couches de houille les plus profondes et aussi les plus riches noyées sous les eaux. Le dimanche, l'épuisement n'était fait que par six chevaux ; on se contentait d'empêcher l'envahissement des parties actuellement exploitées.

Ceci dit, il est aisé de comprendre comment le son de la cloche appelant les mineurs au travail fut pour moi toute une révélation. — Le puits ! la mine ! — de ces deux idées subitement mises en contact avait jailli la lumière à mes yeux. « Voici, pensai-je, l'heure où commencent à fonctionner les grands manèges d'épuisement, l'eau va diminuer dans le puits ; ce soir, quand on n'emploiera plus que six chevaux au service des eaux, elles remonteront dans le puits. Il en sera de même pendant toute la journée du dimanche, les grands manèges ne fonctionnant pas. Il y a donc une communication souterraine entre le fond de la mine et le puits. »

Ces pensées s'étaient rapidement succédées dans mon esprit, lorsqu'une nouvelle idée me frappa : la communication se faisait-elle par une voie assez large pour livrer passage à un volume d'eau notable ?

ou bien, au contraire, n'était-elle due qu'aux infiltrations ordinaires ? Je courus au puits ; un quart d'heure seulement s'était écoulé depuis la reprise des travaux, le niveau de l'eau avait déjà baissé de quelques lignes ; l'abaissement se faisait donc simultanément dans la mine et dans le puits ; les infiltrations n'y pouvaient être pour rien.

Je ne me contins plus ; m'élançant de nouveau du côté de la maison, je trouvai ma mère occupée à broder. Son calme contrastait singulièrement avec mon exaltation.

— Ma mère ! ru'écriai-je, j'y suis ! j'ai deviné !

— Deviné quoi ? mon ami, qu'as-tu ? te voilà tout essoufflé.

— J'ai découvert ce qui fait baisser et monter l'eau dans le puits.

— Après ? tu y tenais donc bien ?

— Mais, ma mère, ce puits est en communication avec la mine.

— Eh bien !

— S'il en est ainsi, nous pouvons tirer un immense parti de cette découverte.

— Comment ça, mon cher Otto ? tu t'échauffes un peu vite, ce me semble.

— Non, non, je ne crois pas me tromper. La com-

avec la Russie dans l'état actuel des choses en Europe la nécessité d'une entente intime entre les trois puissances, mais n'aura-t-elle pas pour résultat dans ce moment un rapprochement intime entre la France et l'Angleterre, et n'est-il pas surtout en ce moment dans l'intérêt des deux grandes puissances allemandes et de l'Allemagne d'éviter cette éventualité ?

Quel est le but actuel de la Russie ? Que les trois puissances co-partageantes de la Pologne se garantissent réciproquement leurs provinces polonaises. Mais, poursuit Son Exc., y a-t-il une urgence absolue en ce moment pour cela ? L'insurrection peut être regardée en ce moment comme complètement étouffée, et l'intervention étrangère comme écartée. Il est vrai qu'il peut se présenter des éventualités qui remettront la question polonaise sur le tapis, mais pour le moment elle n'existe plus.

D'ailleurs, poursuit M. de Rechberg, quoique les intérêts de l'Autriche ne s'opposent pas à une alliance intime avec la Russie, nous ne pourrions adhérer à la proposition russe que sous certaines conditions. Il faudra que la Russie déclare d'une manière non-équivoque qu'elle prêterait son assistance matérielle à la Prusse et à l'Autriche, en cas d'une guerre avec les puissances occidentales pour les affaires des Duchés. Et au point de vue autrichien, il faudra certaines garanties que le ministre ne croit pas avoir besoin de mentionner.

En résumé, le gouvernement impérial est loin de repousser la proposition russe, mais il désire agir en connaissance de cause, et après avoir reçu les assurances qu'il juge nécessaires.

Tel est, monsieur le président du conseil, le résumé de mon entretien avec M. de Rechberg, qui, comme Votre Excellence en a déjà connaissance, doit accompagner Leurs Majestés demain à Kissingen. WERTHER.

On lit dans le *Moniteur du soir* :

Les préparatifs militaires faits sur terre et sur mer par la Prusse continuent sans interruption sur la plus large échelle.

Le nombre des troupes austro-prussiennes sous les armes dans les Duchés, qui s'élève déjà à près de 70,000 hommes, s'augmente journellement par de nouveaux renforts.

Les efforts si considérables déployés par les belligérants allemands s'expliquent par le plan de campagne prêté à la Prusse.

On assure que le gouvernement prussien a le projet de s'emparer successivement de toutes les îles de l'archipel danois et de chercher ensuite à atteindre l'ennemi jusque dans Copenhague même.

Les chemins de fer transportent, en effet, depuis quelques temps, des trains entiers de pontonniers avec leurs équipages et accessoires. Il est probable que la Prusse s'apprête,

avec le secours de ce matériel spécial, à mettre à exécution le hardi projet que le cabinet de Berlin paraît avoir conçu, pendant que l'escadre danoise sera occupée à combattre la flotte austro-prussienne dans la mer du Nord.

Quelques nouvelles de la guerre nous arrivent du Danemark. Elles nous montrent les Danois reculant peu à peu devant les Prussiens qui, chaque jour, font de nouveaux progrès sur le sol envahi.

Une note officielle annonçait le 30 juin, à Copenhague, que les troupes danoises, refoulées par les Prussiens victorieux, s'étaient retirées en bon ordre et avaient quitté l'île d'Alsen sans être poursuivies, mais qu'elles laissaient sur le champ de bataille 1,400 morts ou blessés.

L'embarquement s'était opéré sans obstacle, et les Danois avaient gagné la presqu'île de Kekenis. Cette presqu'île est située à l'extrémité sud de l'île d'Alsen à laquelle elle est unie par une langue de terre. Elle ne pouvait être, évidemment, qu'un refuge provisoire. Les Prussiens ne devaient pas tarder à en déloger les vaincus.

En effet, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* annonce que la presqu'île de Kekenis a été évacuée le 1<sup>er</sup> juillet par les Danois et que les troupes alliées se sont emparées de ce côté de onze canons encloués.

Une note du ministre de la marine de Copenhague annonce qu'on a fait sauter deux canonnières dans le détroit d'Alsen pour les empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi. La garnison d'Alsen a été transportée en partie dans l'île de Liver, en partie dans celle de Fionie.

Les Danois n'ont abandonné l'île d'Alsen qu'après l'avoir vigoureusement défendue. Ils se sont réfugiés dans la presqu'île de Kjoer, entre le détroit d'Alsen et le golfe d'Augustenbourg, après avoir essuyé des pertes sensibles entre Ulkebull et Sonderbourg.

Un combat sanglant a eu lieu entre Volrup et Sonderskoo. Le *Rolf-Krake* a détruit un pont que les Prussiens avaient construit.

Le télégraphe est rompu entre Alsen et Stoeke. Les nouvelles éprouveront désormais un peu de retard.

Une dépêche du Nord annonce que deux canonnières prussiennes qui ont voulu passer le canal de l'Eider se sont échouées dans la baie de Kolding et n'ont pu encore se dégager jusqu'à présent.

On sait qu'en présence des graves éventualités qui menacent le Danemark le roi a convoqué le rigsråd (assemblée nationale).

Le ministre des finances a présenté à la deuxième chambre (au *landsting*) un projet de loi autorisant un nouvel emprunt de 20

millions de rixdalers pour subvenir aux dépenses urgentes de la guerre nationale.

Les conseils municipaux du Sleswig-nord et du Sleswig-centre viennent d'envoyer aux commissaires austro-prussiens une adresse dans laquelle nous remarquons le passage suivant :

« Nous, Sleswigeois du nord et nos frères du centre, nous n'avons pas de désir plus ardent que de rester, quoi qu'il advienne, unis au Danemark, et d'être complètement séparés du Holstein. Le plus grand malheur qui pourrait nous arriver, ce serait la constitution d'un Sleswig-Holstein indépendant du Danemark ou en union personnelle avec le royaume; nos enfants ne nous pardonneraient jamais de ne pas leur avoir évité de vivre sous le dur joug des Allemands. »

Nous lisons dans une correspondance parisienne en date du 30 juin et émanant de l'agence Bullier :

« Nous savions déjà que lord Palmerston est aussi pacifique que lord Russell, et tous deux ne le sont pas moins que MM. Milner Gibson, Bright, Cobden et toute l'école de Manchester.

« Nous savons maintenant que lord Derby ne veut pas non plus de la guerre et que M. Kinglake n'en veut pas davantage.

« Quant à la reine, tout le monde sait qu'elle est hostile à toute mesure, à toute démonstration dirigée contre l'Allemagne.

« Or, si la reine, le ministère, les whigs et les tories sont d'accord pour ne pas tirer l'épée, qui donc en Angleterre prendra le parti du Danemark ? Une majorité prise sur tous les bancs de la Chambre ? Mais la reine dissoudrait aussitôt le parlement....

« Il semble donc que l'Angleterre soit condamnée à rester l'arme au bras, dût son honneur sombrer dans ce naufrage et quand bien même le Danemark devrait être écrasé comme l'a été la Pologne.

« D'où vient que le gouvernement britannique s'est placé dans une position si fautive et si peu honorable ? La *Patrie* en cherche la raison et l'indique clairement dans un article que je vous engage à lire ; il est intitulé : *Sauvons la caisse*, et signé de M. Cucheval Clarigny.

« D'après lui, l'Angleterre est restée coï pour deux raisons : la première, c'est qu'elle tient à maintenir l'équilibre dans son budget. M. Gladstone aligne bien les chiffres, il est économe, il diminue les impôts, on ne peut pas décemment venir brouiller ses comptes pour le vain plaisir de défendre l'honneur de l'Angleterre, il en est d'ailleurs de l'honneur comme du bonheur, on est heureux quand on croit l'être et l'Angleterre ne se croit pas déshonorée.

« Cette première raison vaut donc son pe-

sant d'or à elle seule, elle suffirait pour justifier l'abstention de nos voisins d'outre-Manche. La *Patrie* en a cependant trouvé une seconde.

« L'Angleterre, dit-elle, n'est qu'une puissance de second ordre ; elle ne peut rien en Europe sans l'appui militaire d'un Etat continental ; « elle peut se plaindre, crier à l'injustice, à l'abus de la force, mais il faut qu'elle se résigne. »

« Et M. Cucheval Clarigny se hâte de conclure : En laissant résoudre sans elle et contre elle la question danoise, l'Angleterre a fait voir comment on pourrait un jour résoudre sans elle et contre elle la question d'Orient. »

« La *Patrie* a probablement raison, et je suis sûr que les journaux de Vienne et de Saint-Petersbourg ne la désavouent pas.

« Oui, l'Angleterre a prouvé qu'elle est impuissante sans l'alliance d'un Etat militaire, et c'est justement ce qui fait que les esprits sérieux envisagent l'avenir avec un certain effroi, car les cours du Nord sont prévenues maintenant qu'elles peuvent impunément égorger la Pologne, envahir les principautés danubiennes, mettre la main sur l'empire ottoman, sur la Grèce, que sais-je encore ? L'Angleterre criera peut-être, elle menacera, mais si la France ne lui fait pas l'aumône de quelques régiments, l'Angleterre courbera la tête et passera sous le joug.

« L'Angleterre se meurt, l'Angleterre est morte... *requiescant in pace*. Il me revient un souvenir qui trouvera parfaitement sa place ici.

« En 1808, lord Palmerston qui n'avait encore que 24 ans et qui était déjà ministre, justifiait devant la Chambre des communes le bombardement de Copenhague par une flotte anglaise ; évidemment, il ne pouvait pas clore sa longue carrière en prenant la défense du Danemark !

« Un dernier mot ; on m'assure que la Prusse et l'Autriche viennent d'adresser aux puissances une circulaire dans laquelle elles se déclarent déliées de toute espèce d'engagements envers le Danemark. »

Pour les articles non signés : P. GOURT.

## Nouvelles Diverses.

On parle d'une réunion extraordinaire du conseil d'Etat qui serait tenue prochainement aux Tuileries sous la présidence de l'Empereur. Si la *Gazette de France* est bien informée, on discuterait dans cette séance l'opportunité de la suppression du taux de l'intérêt légal, et les partisans de cette suppression, battus, il y a six ans, dans une séance extraordinaire tenue aux Tuileries, fonderaient de grandes espérances sur le résultat de la nouvelle discussion.

Le conseil d'Etat serait également appelé

munication existe : dès lors, au lieu de faire l'épuisement de la mine par le puits d'extraction au sommet du coteau, à grands frais et très-imparfaitement, on peut ouvrir ici un canal d'écoulement naturel.

— Et quand même, à quoi nous servirait ? Faudrait-il donc vendre notre petit domaine ?

— Nullement, ma mère, nullement. Je me chargerai bien de faire le canal. Au-delà du jardin le terrain est tellement en pente, qu'une tranchée de deux cents pieds de longueur mettra de niveau le sol et le fond du puits.

— Je le veux bien ; mais enfin, quel intérêt as-tu à cela ?

— Aucun dans ce moment-ci ; mais si je puis faire avec le directeur un traité...

— Et si tu ne réussis pas ?

— J'en serai simplement pour mes frais ; la tranchée à faire ne coûtera peut-être pas cinq cents francs.

— C'est déjà beaucoup pour nous ; prends garde, Otto ?

— Oh ! je veux y aller avec toute la prudence possible.

Je m'étendis ensuite sur les moyens que je comptais employer. Ma mère m'écouta avec attention ; elle

n'était guère portée aux entreprises par la tendance de son esprit, mais elle avait en moi une certaine confiance. Je vis avec joie qu'en somme mon projet ne lui paraissait pas irréalisable. Sur un point seulement son acquiescement me fit défaut. J'avais laissé entrevoir une espérance... on devine laquelle.

— Mon bon fils, me dit-elle en branlant la tête, ne te flatte pas, ne te flatte pas ! réussirais-tu dans cette spéculation qui n'a pas subi une heure d'examen sérieux, que mille obstacles se dresseraient encore entre toi et l'objet de tes vœux. Une nouvelle déception serait plus cruelle que la première. Au nom de ton bonheur, je t'en conjure, écarte cette pensée. Agis virilement.

Elle avait bien le droit de me donner ce conseil, sous sa bonté, son calme et sa douceur se cachait un si ferme courage ! Il se communiquait à moi par une sorte de contagion ; j'essayai d'interdire à mes regards un horizon dont le radieux mirage m'attirait toujours.

Revenant d'ailleurs à ce qui formait le premier plan de ces lointaines perspectives, je me contentai de poursuivre l'étude de mon projet.

Avant tout, il fallait s'assurer de l'importance du conduit secret qui, à six cents pas de distance, nous

faisait ressentir instantanément les variations que subissaient les eaux dans le fond de la mine. Sous prétexte d'un curage à exécuter, je fis venir de la ville une pompe volante. Elle fut installée sur la margelle du puits, et, le soir, à l'heure où cessait l'action des grands manèges à la mine, on commença chez nous le travail d'épuisement. Après trois heures d'efforts, l'eau, loin de diminuer, avait, comme à l'ordinaire, suivi son mouvement ascensionnel, et cela, sans aucune différence appréciable avec les jours précédents. Pour rendre l'expérience plus décisive, je ne m'en tins pas là. Le lendemain, trois pompes manœuvrèrent à la fois ; le résultat fut le même.

— Ah çà ! dit à la fin celui qui conduisait le travail, quel puits du diable ! c'est comme si je buvais la Loire avec le tuyau de ma pipe.

Il avait raison ; et encore me gardais-je de dire que l'eau montait au lieu de baisser. Seul je prenais la mesure, et je ne communiquais à personne le résultat réel. En pays de mine, chacun s'y connaît un peu ; la découverte m'appartenait, un mot eût pu m'en faire perdre le fruit.

Je payai les gens qui riaient sous cape de ma mésaventure. Elle ne me causait pourtant aucun souci.

La communication souterraine de la mine et du puits bien constatée, il n'y avait pas à se préoccuper de la tranchée à faire pour donner à l'eau un écoulement naturel. La déclivité du terrain s'y prêtait admirablement. Mais restait à voir l'ingénieur de la mine : affaire délicate. Comment s'y prendre pour lui proposer un traité, sans lui laisser à entendre ce que pourtant je voulais cacher à tout prix ? Ces messieurs ont l'oreille fine : attention ! Je pris huit jours pour réfléchir et étudier quelques livres traitant la matière, afin d'avoir à mon aide au moins les termes du métier. Le plus clair de mes réflexions fut en définitive que, si je ne voulais courir le risque d'être mis au pied du mur sur le terrain scientifique, ou de me laisser pénétrer en parlant avec ingénuité, ce que j'avais de mieux à faire était de formuler une proposition en termes catégoriques, après avoir par avance refusé tout éclaircissement.

C'est ce que je fis en effet ; mais on ne pense jamais à tout : en évitant deux écueils, j'allai tout droit donner contre un troisième. Pour adresser et faire entendre à celui qui dirige une exploitation ces courtes paroles : « Vous employez des moyens dispendieux et imparfaits, j'en ai de meilleurs à votre service ; cédez-moi le gouvernail un instant, » il

A une heure, sur l'hippodrome de la Justice, Courses officielles d'après le programme spécial.

Pendant toute la durée des Courses, l'excellente musique du 91<sup>e</sup> de ligne exécutera de brillantes symphonies.

A six heures, sur la place des Halles, jeux et divertissements de toute espèce, — tournoi, mât de cocagne, courses en sac, douches minées économiques, etc., etc.

A neuf heures, fête de nuit sur la belle promenade du Champ-de-Foire, brillamment illuminée en lanternes vénitiennes.

Concert par la musique du 91<sup>e</sup>. Bal champêtre, ballon, feu d'artifice. A onze heures, retraite aux flambeaux.

Le lendemain 11 juillet.

Concours des produits de l'espèce chevaline de l'arrondissement et Courses d'amateurs.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

Dernières Nouvelles.

Londres, 4 juillet. — Le Morning-Post publie une dépêche télégraphique de M. de Bismark à M. de Werther, en date du 21 janvier 1864, disant :

« Les Holsteinois proclameront le duc d'Augustenbourg aussitôt que les troupes fédérales seront entrées. Le roi ne pense pas qu'il faille empêcher cette démonstration. »

M. de Thun mande de Saint-Petersbourg, le 23 janvier, à M. de Rechberg :

« J'ai expliqué au prince Gortschakoff le différend qui s'est élevé entre le Danemark, l'Autriche et la Prusse. Le prince admet que les deux grandes puissances allemandes n'ont pas d'autre alternative que d'agir. »

« La Russie sera sympathique à l'Allemagne dans cette question. Si la Suède déclarait la guerre, la Russie concentrerait un corps d'armée en Finlande. »

Le Morning-Post demande l'alliance de la France et de l'Angleterre pour la défense des nationalités opprimées et pour la délivrance de la Vénétie.

Dans une lettre privée écrite à M. de Bismark, M. de Manteuffel dit que M. de Rechberg et l'empereur approuvent l'occupation du Jutland. L'empereur est heureux de l'offre, faite par le gouvernement prussien, de l'assister en cas d'attaque contre l'Autriche.

L'empereur désire beaucoup l'alliance de la Prusse et de l'Autriche. M. de Manteuffel a expliqué la solidarité des intérêts des trois puissances dans la question polonaise. Il a dit que la Russie désirait beaucoup une entente avec l'Autriche.

L'empereur a répondu qu'il était convaincu de la solidarité des intérêts des trois puissances

ne saurait trop les encourager dans cette voie : ils trouveront sans doute des imitateurs.

Voici le résultat des élections qui ont eu lieu dimanche dernier dans le canton de Gennes pour le conseil général.

Table with 5 columns: Commune, Inscrits, Volants, M. Maupoint, M. Grignon. Lists results for various communes like Ambillou, Chemellier, etc.

Totaux. . . 2.758 1.987 916 1.065 M. Grignon est donc élu à une majorité de 149 voix.

Sur le compte-rendu à l'Empereur par le ministre de l'intérieur, des actes de dévouement qui lui ont été signalés pendant le mois de janvier 1864, et aux termes d'un rapport approuvé par Sa Majesté le 6 avril, une médaille d'argent de 2<sup>e</sup> classe a été accordée à un des braves soldats d'élite appartenant à la compagnie de Maine-et-Loire. Jean-Louis-Marie Le Thieis, gendarme à Doué, a puissamment concouru au sauvetage de deux personnes qui venaient d'être ensevelies sous les décombres de leur maison, à Douces, le 8 janvier 1864.

L'assemblée qui se tient ordinairement à Allonnes dans le mois de juillet, est fixée cette année, comme précédemment, au deuxième dimanche de ce mois et la foire au lendemain.

Depuis quelques années les courses de Savenay ont une physionomie qu'on rencontre rarement dans les fêtes hippiques des petites villes.

A l'occasion des courses de cette année, fixées au 10 juillet, des fêtes, qui rappellent celles des environs de Paris, ont été organisées avec beaucoup de soin, et, à en juger par le menu que nous donnons ci-après, nous croyons que les habitants des villes voisines iront faire une excursion qui promet tant de plaisir. Cela sera du reste un déplacement peu coûteux puisque sur la demande de la Commission des Courses, la compagnie d'Orléans délivrera les 10 et 11 juillet aux gares de Nantes, Saint-Nazaire et Vannes, et stations intermédiaires à destination de Savenay, des billets d'aller et retour avec réduction de 40 p/0.

Voici le Programme de ces fêtes :

Table with 5 columns of numbers, likely a lottery or financial record.

Le Bureau-Exactitude paie, à présentation et aux porteurs, les lots gagnés, — en espèces et sans réduction. Ne pas lui adresser par la poste les billets gagnants, — mais si l'on habite la province, les lui faire présenter par un banquier ou par n'importe quelle autre personne.

Chronique Locale.

Les jeunes gens de Saumur, qui s'étaient déjà agréablement amusés sur la Loire il y a bientôt un mois, nous ont donné, dimanche, une seconde soirée musicale. Mieux inspirés, ils ont choisi le bas de la cale du quai de Limoges ; leurs brillants accords et leurs chants mélodieux ont été vivement applaudis. On a surtout remarqué le chant des Enfants de Paris. Bien que cette soirée n'ait pas été annoncée, ces jeunes artistes ont vu se réunir autour d'eux une foule nombreuse qui s'empressait de rendre justice à leur talent et à leur bon sens pour savoir se procurer un agréable passe-temps. On

émettre son avis sur une extension à donner aux attributions des conseils généraux. On croit que cette séance aura lieu avant le départ de l'Empereur pour Vichy.

Un homme politique considérable disait dans son salon :

« Voilà le printemps passé, et malgré tout ce qu'on avait prêté de sinistre, nous aurons pu aller tranquillement aux eaux, en juin et en juillet ; nous pourrions présider, en août, nos conseils généraux ; chasser en septembre et en octobre. »

L'amirauté anglaise a envoyé l'ordre aux marins gardes-côte de se tenir prêts à s'embarquer à première réquisition.

S. M. Guillaume I<sup>er</sup>, roi de Wurtemberg, mort le 24 juin, avait quatre-vingt-quatre ans.

Le prince Charles, son fils, époux de la princesse Olga, fille de l'empereur Nicolas de Russie, lui succède.

Le roi Guillaume était le doyen des souverains de l'Europe ; il était allié à la famille impériale de France par le mariage de sa sœur, la princesse Catherine de Wurtemberg, avec le prince Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie.

Le nouveau roi de Wurtemberg n'a pas d'enfants de son mariage avec la grande-duchesse Olga.

L'héritier présomptif du trône est le prince Frédéric-Charles-Auguste, fils du duc Paul, frère cadet du roi défunt, né en 1808. Il n'a de son côté qu'un seul fils, le prince Guillaume, né en 1848.

Voici la liste officielle des 361 numéros gagnants du tirage définitif de la nouvelle loterie Saint-Point, effectué en public le 30 juin, à l'hôtel-de-Ville de Mâcon, sous la surveillance et avec le concours des autorités municipales :

Le n° 1,566,774 a gagné 120,000 fr. ; le n° 3,189,887 a gagné 5,000 fr., et chacun des 359 n° suivants a gagné 100 fr. :

Table with 5 columns of numbers, continuing the lottery results.

Il faut avoir beaucoup d'autorité et trouver beaucoup de conscience.

Ici l'autorité manquait de mon côté ; la conscience manquait-elle aussi de l'autre ? Je l'ignore ; toujours est-il que j'en fus éconduit séchement.

Je revenais l'oreille très-basse ; ma mère m'attendait sur le seuil de la maison.

— Eh bien, me dit-elle, tu as échoué ?

— A ce point, répondis-je, qu'on n'a même pas voulu m'écouter.

— Tu devais t'y attendre, mon pauvre Otto.

— Comment ! supposer qu'on négligerait une économie de quinze à vingt mille francs par an !

— Mon Dieu, sans doute ! ta proposition pourrait sourire à celui qui paie la dépense ; mais, à celui qui la fait ; difficilement.

— L'ingénieur doit cependant rechercher les moyens d'exploitation les moins onéreux.

— Aussi le fait-il peut-être... par lui-même. Quant à les accepter d'un autre et sans examen, c'est bien différent. Enfin, je ne prévoyais que trop ce qui vient d'arriver.

— Alors, ma bonne mère, pourquoi ne me l'avoir pas dit.

— Parce que c'était, après tout, une chance à ten-

ter ; je ne voulais pas te décourager sur une simple conjecture. Mais il y a une ressource : adresse-toi directement au propriétaire de la mine, M. Legallois-Dumoux ; je le sais en ce moment chez lui, à la Réauté, il faut y courir : voici de l'argent ; prends la poste, n'épargne rien, je souhaite vivement ton succès ; cependant, prépare-toi à un échec, tu seras, s'il arrive, plus fort pour le supporter : soyons toujours debout en face du malheur.

— C'est vrai, m'écriai-je, M. Legallois !... Mais où est la Réauté ?

— A douze ou treize lieues d'ici, près de Château-Brillant. Va, pars, ne te laisse pas prévenir par l'ingénieur.

X.

Une heure après, je parlais le cœur profondément touché. Depuis huit jours ma mère ne m'avait pas dit un mot qui pût me faire soupçonner sa sollicitude, et néanmoins elle songeait à tout.

Au commencement de la soirée j'arrivai à la Réauté, gros château moderne, dénotant par sa construction plus de richesse que de goût. Mais j'y tombais dans le moment le plus défavorable que pût me choisir mon mauvais génie. Il y avait du monde,

plusieurs trains de voiture sur le sable de l'avenue me l'indiquaient.

— Monsieur est un des invités ? me dit un domestique lorsque je me présentai à la porte d'entrée.

— Non : je désire parler à M. Legallois.

— C'est qu'on vient de sortir de table, je ne sais pas si monsieur pourra se déranger.

— Dites-lui que je viens pour affaire urgente, un quart d'heure d'entretien me suffira.

Le domestique revint et m'introduisit dans le cabinet du maître. Je n'attendis qu'une minute. M. Legallois parut. Il ressemblait un peu à sa maison : gros, fleuri, l'air assez bon homme.

J'exposai mon affaire en peu de mots ; elle se résumait en ceci : « Quels avantages seraient accordés à celui qui se chargerait d'épuiser les eaux de la mine à sa profondeur actuelle ? »

— Mon Dieu, monsieur, me répondit en souriant M. Legallois, votre proposition n'est pas la première qui m'ait été faite. Nos jeunes gens vont aujourd'hui en Angleterre et en Belgique, puis ils reviennent avec des idées superbes ; les machines à vapeur, un outillage parfait, rien ne leur coûte. Je ne disente jamais : notre système d'exploitation est vicieux, j'en conviens ; mais qu'on nous assure d'abord un

placement certain de nos houilles, et j'entrerai dans la voie du progrès. En attendant, le pays manque de routes, la consommation locale est limitée ; si je dépense deux cent mille francs en machines, qui est-ce qui me couvrira ?

— Mais, répliquai-je, je ne demande aucune avance de fonds.

— Ah !... dit M. Legallois en ouvrant de grands yeux. Et le chômage pendant l'installation des machines ?

— Aucun chômage.

— Voilà qui est merveilleux. Vous voudrez bien me dire cependant quel système vous comptez adopter.

— Là-dessus, monsieur, je ne puis pas m'expliquer.

La figure de mon interlocuteur se rembrunit.

— Diable ! diable ! fit-il, pas d'avance de fonds, pas de chômage, un secret : cela tient du sortilège. Eh bien, monsieur, ajouta-t-il en se levant, j'en parlerai à mon ingénieur.

(La suite au prochain numéro.)

